

## **14 JUIN 1940 : L'ÉCHEC DE WITZLEBEN DEVANT LA LIGNE MAGINOT**

Beaucoup de Français ignorent encore que la plus violente bataille de 39-40 a été livrée dans le département de la Moselle, sur la ligne Saint-Avold-Puttelange-Sarralbe. Il est vrai que le vendredi 14 juin 1940, la prise de Paris - sans combat - par les Allemands a permis à ceux-ci de passer sous silence, pour des raisons faciles à comprendre, l'échec qu'ils enregistraient le même jour sur la ligne Maginot. Mais on ne triche pas indéfiniment avec l'Histoire...

La position française qui va être attaquée le 14 juin comprend pour l'essentiel des troupes de forteresse à fort recrutement lorrain : deux régiments de l'aile droite du Secteur fortifié de Faulquemont, les 69<sup>e</sup> et 82<sup>e</sup> RIF, et le SF de la Sarre avec le 174<sup>e</sup> RIF dans l'avancée de Puttelange, le 41<sup>e</sup> RMIC du colonel Tristani, le 51<sup>e</sup> RMIC à Sarralbe et le 133<sup>e</sup> RIF à l'aile droite. On a beaucoup travaillé pendant la « drôle de guerre » et le soldat-terrassier a coulé du béton derrière les zones inondées, si bien que 90% des armes automatiques sont sous abri. Les 5<sup>e</sup> et 58<sup>e</sup> bataillons de mitrailleurs renforcent la position et deux divisions sont en réserve, la 1<sup>re</sup> division de grenadiers polonais et la 52<sup>e</sup> DI.

A-t-on senti l'offensive allemande ? Le commandement français a-t-il su que l'ennemi préparait quelque chose ? Le général Condé, de la III<sup>e</sup> armée, l'affirme dans son journal : « Hubert me téléphone, écrit-il le 11 juin à 11 h 30 ; la menace d'attaque sur le saillant de Puttelange paraît se préciser. Une soixantaine d'emplacements de batterie sont signalés ».

Le même jour à 17 h : « Des officiers de chez moi sont allés en liaison au 20<sup>e</sup> corps ; il est certain qu'il y a entre Cappel et Puttelange des préparatifs d'attaque : nombreuse artillerie déployée fort près de nos lignes et, en plus, une DCA très importante, comme pour cacher quelque chose. Artillerie ? Divisions ? Chars ? ».

Il est exact que les Français ne soupçonnent pas l'ampleur et la puissance des moyens mis à la disposition de la 1<sup>re</sup> Armée du Général von Witzleben. Celui-ci va lancer dans la bataille 9 divisions dont 6 en premier échelon, avec un appui d'artillerie unique dans l'histoire de 39-40. Les reconnaissances aériennes françaises ont largement sous-estimé le nombre d'emplacements de batterie, ce qui tend à prouver que celles-ci sont en général bien camouflées. Witzleben n'a pas 60 batteries comme le supposent Hubert et Condé mais 259, soit un millier de pièces de tous calibres ; il faudra attendre El Alamein puis Cassino pour retrouver un pareil déploiement ! Bien entendu, l'intervention de la Luftwaffe est prévue et elle sera d'autant plus efficace que la chasse française est absente

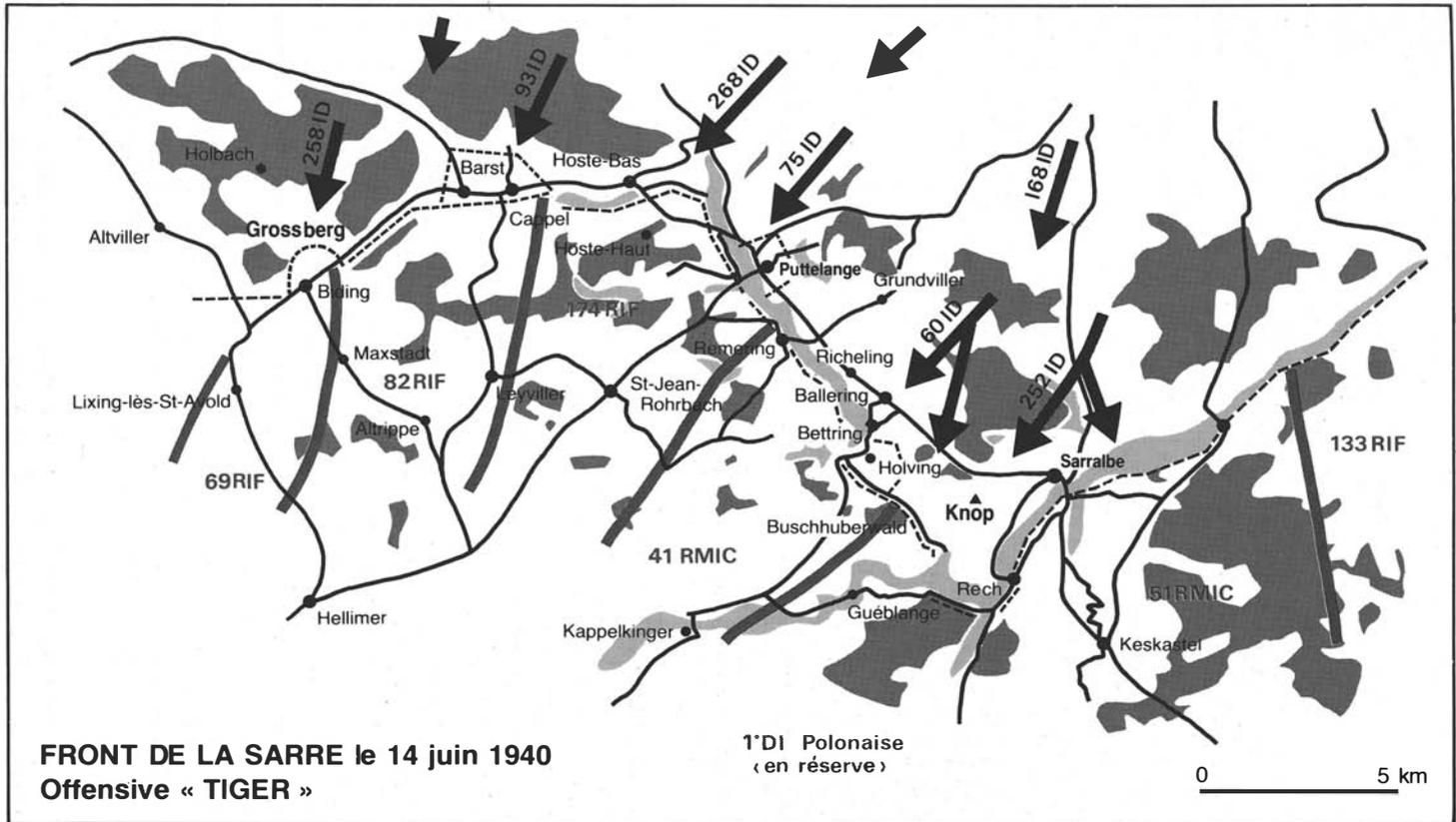


Le plus gros blockhaus de l'avancée de Holving avec ses deux tourelles démontables modèle 35 était tenu par la CM 9 du 41<sup>e</sup> RMIC (capitaine Courdavault). Il fut un des piliers de la défense durant toute la journée du 14 juin 1940. (Doc. R. Bruge)

du ciel de Lorraine. L'opération a pour nom de code « Tiger » et figure dans la Directive n° 13 du chancelier Hitler diffusée au plus haut niveau le 24 mai 1940. Elle est ambitieuse puisqu'elle doit compléter les offensives préalablement lancées sur la Somme, puis en Argonne « avec des forces qui perceront la ligne Maginot à son point le plus faible, entre Saint-Avold et Sarreguemines, dans la direction Lunéville-Nancy ».

Les Allemands seraient surpris d'apprendre que, dans le camp français, on pense moins à la bataille probable qu'à la retraite, en application de l'ordre de décrochage général donné le 12 juin par Weygand. C'est d'ailleurs le 13 en fin d'après-midi que les divisionnaires du 20<sup>e</sup> corps sont convoqués par le général Hubert à son PC de Vic-sur-Seille. Le général de Girval qui a reçu des consignes particulières pour le SF de Faulquemont, ne se déplace pas mais le colonel Dagnan, du SF de la Sarre, le général Echard, de la 52<sup>e</sup> DI, et Duch, de la division polonaise, viennent à Vic. Ils ont le souffle coupé lorsque leur supérieur leur annonce « qu'ils doivent abandonner la position le 14 au soir, profiter de la nuit pour rompre le contact et se replier en direction du canal de la Marne au Rhin.

– Mais nous savons qu'une attaque se prépare sur notre front, objecte Dagnan. Si l'ennemi se décide pour demain matin, que fait-on ?



**FRONT DE LA SARRE le 14 juin 1940**  
**Offensive « TIGER »**

— Nous acceptons la bataille ! » tranche Hubert.

Chez l'adversaire, un message d'une étonnante brièveté a été transmis à l'échelon division le 12 juin : « Planspiel 3 : exécution le 14 juin à 7 h ». Les généraux sont satisfaits; cela signifie que l'offensive « Tiger » sera déclenchée le 14 à 7 h; il est temps car le moral de la troupe est très bas. A l'inconfort de la forêt où se camouflent les hommes s'ajoutent des pluies diluviennes depuis le début du mois, ce qui transforme les bivouacs en cloaques, et des tirs particulièrement meurtriers de l'artillerie française. Dans la seule journée du 11 juin, la 1<sup>re</sup> Armée reconnaît la perte de 12 officiers et 673 sous-officiers et soldats par les bombardements.

A l'aube du vendredi 14 juin, malgré l'inévitable tension nerveuse de la nuit, les Allemands sont prêts. A la 60<sup>e</sup> ID qui doit attaquer entre Rémering et Holving, le PC avant du Général Eberhardt s'installe à 5 h à 1,6 km au nord-ouest de Grundviller. Le journal de la division donne une bonne image du début de l'offensive « Tiger » sur le front de la Sarre :

« 5 h 30 : toutes les unités sont sur les positions de départ.

6 h 30 : la préparation d'artillerie commence. En raison de la mauvaise visibilité il est rarement possible d'observer les tirs. Depuis 6 h nos avions survolent le Moderbach.

6 h 40 : les Stosstruppe d'infanterie et de Pionniers se portent sur les bases d'assaut.

7 h 12 : message radio français en clair capté : « Brume, pas de visibilité. Ennemi tire abondamment depuis 6 h 30. Attaque probable ! ».

7 h 47 : attaque de Stukas sur les PA de Holving et bunkers au sud de Hirbach ».

Vers Puttelage et Hoste-Bas, les interventions des avions n'auront pas lieu avant 9 h car, avec le brouillard, les pilotes n'aperçoivent pas les casemates françaises. Futur curé de Basse-Yutz, le lieutenant Tirbisch qui commande un blockhaus à la sortie nord de Puttelage, est réveillé par les éclatements d'obus : « La canonnade se prolonge et semble s'intensifier de minute en minute. (...) J'ordonne de prendre les dispositions de combat et je me rends compte par le créneau que, comme tous les matins, un épais brouillard couvre le secteur et rend la visibilité nulle à plus de 20 mètres ».

Le bombardement est d'une violence inouïe et fait trembler le sol sous ses coups de boutoir. Plus d'un millier de bouches à feu tirant en même temps sur un front de moins de 30 km ! Tous les officiers du 20<sup>e</sup> corps qui ont participé, vingt ans plus tôt, à la Grande Guerre, font la même réflexion : « C'est comme à Verdun en 1916 ! ». On a du mal à imaginer aujourd'hui la région Puttelage-Sarralbe, frémissant et s'empanachant de fumée sous les concentrations de tirs, les Stukas plongeant

sur les casemates dans le hurlement de sirène de leurs freins de piqué et les vagues de Heinkel III déversant leurs bombes sur les batteries repérées et les dépôts, détruisant en même temps les villages mosellans de la zone « Tiger ».

Les Pionniers d'assaut ont mis des canots pneumatiques à l'eau et, sous la protection d'un écran fumigène, ont pagayé en direction des blockhaus de berge qu'ils imaginent écrasés par l'effroyable bombardement. D'autres coupent les barbelés, font sauter les obstacles avec des charges explosives et se ruent à l'assaut. Leur surprise est totale : la majorité des bétons français ont résisté au pilonnage et leurs mitrailleuses ouvrent le feu sur les fantassins émergeant du brouillard. Pendant que les tirs d'artillerie s'allongent, le crépitement des armes automatiques emplît l'air humide de son bruit de crécelle. On se bat, on souffre, on meurt dans les deux camps au cours de cette matinée du 14 juin 1940 mais, à midi, lorsque le Général Hilpert, chef d'état-major de Witzleben, dresse un premier bilan de la bataille en cours, il avoue son pessimisme : « Dans l'ensemble, écrit-il, l'offensive n'a pas réussi et sur tout le front, on a l'impression que l'on n'est pas parvenu à obtenir une avance fluide. Des pénétrations locales modestes, rien de plus ! ».

Si certains généraux de la 1<sup>re</sup> Armée allemande ont pensé défiler à Nancy le soir même et sabler le champagne sur la place Stanislas, il leur faut revenir à une vision plus réaliste des choses. Witzleben a attaqué le 20<sup>e</sup> corps non pas sur une position improvisée comme sur la Somme le 5 juin ou en Argonne le 9 juin mais sur un secteur de la ligne Maginot protégé par des centaines de petits blockhaus et des zones inondées. Et malgré l'inégalité des moyens - une division contre un régiment - les Français s'accrochent au terrain et ne le cèdent qu'au prix du sang.

Les combats de l'après-midi seront aussi acharnés, aussi meurtriers que ceux du matin car, dans chaque régiment allemand, le colonel veut être « celui qui, le premier, a percé la ligne Maginot ». Quatre assauts seront lancés contre la seule avancée de Holving, qui se traduiront par quatre échecs et des pertes en hommes très élevées. Le saillant de Puttlinge résiste, lui aussi, à toutes les attaques mais les Allemands s'emparent du Grossberg, devant Biding tenu par le 69<sup>e</sup> RIF, de Barst et de Cappel qui ne sont plus que ruines, puis du bois du Kalmerich où la CM/6 du II/174<sup>e</sup> RIF (capitaine Daubenton) succombe en fin d'après-midi. A quel prix ! Quand on demandera à l'Oberleutnant Heldmann, du Régiment 125 : « Une fois le Kalmerich conquis, pourquoi n'avez-vous pas poursuivi votre avance ? » il haussera les épaules et répondra : « En franchissant le Moderbach à 6 h du matin j'avais 48 hommes avec moi ; à 18 h, nous n'étions plus qu'une douzaine, épuisés, affamés, attendant désespérément une relève qui ne venait pas ! ».

Dans la soirée, le général Hubert qui a suivi la bataille heure par heure, a conscience de l'échec allemand. L'ennemi a grignoté la position à quelques endroits, il ne l'a pas percée. « Ça c'est une victoire ! » écrit-

il dans le journal du 20<sup>e</sup> corps. Le plus déprimant reste à faire : apprendre aux soldats français qui se considèrent à juste titre comme les vainqueurs de la journée, qu'ils doivent profiter de la nuit pour décrocher, abandonner la position sur laquelle ils ont travaillé durant tout l'hiver et versé leur sang le 14 juin. Ils n'auront même pas le temps d'enterrer leurs camarades tombés pendant la bataille ! On comprend que, aujourd'hui encore, beaucoup d'entre eux conservent au fond d'eux-mêmes l'amertume ressentie ce soir-là !

Selon les sources allemandes, les cadavres de 679 Français (dont 7 officiers) seront retrouvés sur le champ de bataille. Chez l'adversaire les chiffres connus dans les divisions permettent d'évaluer les pertes à environ 1.200 tués et plus de 4.000 blessés. Dans la nuit du 14 au 15 juin, laissant derrière eux des blockhaus et des casemates sacrifiés dont les équipages ont reçu pour mission de « faire du volume », les troupes du 20<sup>e</sup> corps entament une retraite qui les conduira vers d'autres combats, d'autres souffrances avant de s'achever sur une défaite imméritée. Le 15 à l'aube, le général Hubert a la plume laconique :

— « Nuit calme. Le boche fatigué n'a pas réagi. Le décrochage s'est effectué facilement sur tout le front. PC à Saint-Clément, à l'est de Lunéville ».

Roger BRUGE

#### **Sources :**

« *Faites sauter la ligne Maginot !* » (Fayard 1973)

« *Juin 1940 le mois maudit* » (Fayard 1980)

Archives I<sup>re</sup> Armée allemande.